

## Marchés Placements alternatifs

# La Maison Vrouyr fête son centenaire

Événement rare sur le marché de l'art, tant international qu'a fortiori national, une galerie d'antiquaire passe le cap des cent ans.

Par Henri Bounameaux, expert

**T**ous les amateurs de tapis connaissent la Maison Vrouyr, soit parce qu'ils sont des habitués de la galerie sise à la Kommedieplaats à Anvers, soit parce qu'ils sont, chaque année, surpris par le stand que Christian Vrouyr et sa famille a concocté pour l'occasion, à la Brafa. Rencontre avec celui-ci.

### Quelle est l'histoire de votre galerie ?

La première génération a quitté Constantinople en 1903, pour fuir la menace qui pesait sur les minorités chrétiennes, en l'occurrence arméniennes. Destination Bruxelles car mon grand-père, le fondateur de la Maison, voyageait avec son frère qui souhaitait étudier le violon au conservatoire de Bruxelles. Mon grand-père voulait devenir médecin, mais il ne pouvait pas se permettre de si longues études. Il avait fait ses humanités en allemand et, grâce à cela, il a trouvé un job dans une firme d'import-export. Cela n'a pas duré, car il a rapidement rencontré la famille Carakehian, qui avait un commerce de tapis près de Sainte-Gudule et qui cherchait quelqu'un pour tenir son stand à l'exposition universelle de Liège, en 1905. Il est rentré dans l'affaire. Mais tout ne fut pas si simple car, ayant des papiers turcs et la Turquie s'étant alliée aux Allemands, il ne pouvait rester en Belgique après le début de la Première Guerre mondiale. En même temps, il était hors de question de retourner à Constantinople, où se déroulait le génocide des chrétiens arméniens. Il s'exila alors à La Haye, où il commença sa propre affaire et où mon père est né, en 1917. Ce n'est qu'après la fin de la guerre, qu'ils vinrent

s'installer à Anvers, lieu de résidence de la famille de ma grand-mère, également arménienne de Constantinople. En 1920, mon grand-père ouvrit son commerce là où nous sommes toujours aujourd'hui.

### Que vendait-il à l'époque ?

Il vendait des tapis turcs d'Anatolie, des petits tapis du Caucase, etc. A cette époque, on n'imaginait pas faire des voyages lointains pour acheter sur place et mon grand-père se fournissait chez des grossistes, principalement à Londres.

A vrai dire, il n'était pas très intéressé par le commerce des tapis, mais il s'est vite fait une réputation, parce que c'était un intellectuel et sa personnalité était appréciée. Les années 1920 furent bonnes, mais il y a eu la crise de 1930, puis la guerre et mon père, très jeune, a été résistant, ce qui lui a valu une condamnation à mort et les travaux forcés en Allemagne. Quelques années après la guerre, ils avaient des dettes à rembourser auprès des grossistes. Et mon père a alors commencé les premiers voyages en Iran, en Russie, en Turquie... En Russie, tout était centralisé dans un immense immeuble d'abord à Moscou, puis à Leningrad, les Russes se chargeant de récolter dans les différentes républiques. Mais il préférerait aller en Iran, pendant plusieurs semaines, car tout l'art du métier, c'est l'achat à la source, sans se limiter aux grandes villes. Il ne faut pas négliger les campagnes, pas seulement parce que c'est moins cher, mais parce que le choix est beaucoup plus vaste.

Fin des années 1960 et pendant la décennie 1970, il se rendait également en Inde. Il est allé à Katmandou et il a eu un contact,



grâce auquel il a pu acheter des tapis tibétains anciens.

### Quid des fameux « tapis d'Orient » ?

A partir des années 1950, jusqu'aux années 1990, tout le monde en voulait. Lorsqu'il fallait des tapis anciens, il fallait rester en Europe et suivre les ventes de Christie's ou de Sotheby's. Pour les tapis plus récents, nous nous fournissions sur place. Pendant ces quelques décennies, un intérieur sans tapis était quelque chose d'inconcevable et, à la limite, on en mettait un peu trop, mais cela faisait partie du « standing » et l'éventail de la clientèle était particulièrement large.

Il y a eu des dérives et, dans les années 1970 et 1980, les tapis d'Orient ont été présentés comme un investissement, et ce souvent à tort, car ils étaient quelconques. Jadis, ce qui comptait, c'était la prouesse technique, le nombre de nœuds, etc. Plus le tapis était fin, plus il était cher. C'était au mètre carré, bien qu'ils étaient traditionnels dans leur motif et que la tradition d'un village était liée à un type de dessins, comme par le passé. Il existait des villages dont c'était l'occupation première.

### Tout cela pour aboutir au rejet quasiment généralisé du tapis d'Orient traditionnel dans la décoration actuelle...

Hélas oui, suite à la mondialisation du goût minimal, les artisans ne sont plus des créateurs, ils deviennent des exécutants. Nous-mêmes, nous sommes remis en question, en nous ouvrant à des tapis très différents, qui plaisent aujourd'hui, mais qui sont toujours des créations de qualité. L'Occident décide désormais du design et l'Orient s'exécute.

Je n'ai pas pour autant renoncé aux tapis traditionnels et mon travail est désormais de communiquer. Bien entendu, une grande partie de la production de la seconde moitié du siècle passé est médiocre, répétitive et ces tapis sont quantité négligeable. Comme pour les autres segments du marché, seules les pièces anciennes de qualité ont gardé de la valeur. Il faut vivre avec son temps et je trouve qu'il est aussi possible de trouver des créations contemporaines qui sont plus adaptées à la décoration d'aujourd'hui.

« Suite à la mondialisation du goût minimal, les artisans ne sont plus des créateurs, ils deviennent des exécutants... »

CHRISTIAN VROUYR



Nairy et Christian Vrouyr, la quatrième et la troisième génération de la Maison Vrouyr. © DOC